

Laval théologique et philosophique



GRAESER, Andreas, *Ernst Cassirer*

Stéphane Doyon

Volume 54, numéro 1, février 1998

Éthique et corps souffrant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401147ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401147ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon, S. (1998). Compte rendu de [GRAESER, Andreas, *Ernst Cassirer*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(1), 200–202. <https://doi.org/10.7202/401147ar>

moderne du droit naturel. Ainsi, non seulement la politique, mais également le droit (le juridique) et la morale sont abordés.

L'originalité de l'ouvrage de Gaubert tient dans le fait qu'il ne se limite pas à reprendre les thèses bien connues du *Mythe de l'État* ; il se trouve, en un sens, à les renforcer à l'aide de textes qui fondent la critique cassirérienne des mythes politiques modernes. Parmi ces derniers, le plus important est peut-être *Éloge de la métaphysique*, Axel Hägerström. Une étude sur la philosophie suédoise contemporaine que Cassirer publia en janvier 1939 dans la *Göteborg Högskolas Arsskrift*. On y retrouve une étude des liens très étroits qui se tissent entre le droit et le langage et entre le langage et l'éthique. Il est expliqué, par exemple, que le langage permet au droit, une fois que les liens entre l'État et la religion commencent à se distendre (ce peut être quand on passe des lois non écrites aux lois écrites), d'être objectivement fixé. En outre, l'examen, fait dans le même ouvrage, des structures temporelles spécifiques aux différentes formes symboliques — et notamment le contraste entre la structure temporelle régressive du mythe par rapport à celle progressive des grandes religions monothéistes —, permet de mieux saisir la nature propre de ces formes, surtout celle de l'agir éthique.

Plusieurs thèmes sont abordés par Gaubert dans ce petit ouvrage ; on peut déplorer qu'ils ne soient pas développés davantage. L'auteur passe vite, en effet, sur des points qui mériteraient d'être traités dans le détail. Il semble par ailleurs que certaines expressions employées par Gaubert tendent, par manque d'éclaircissements suffisants, à confondre davantage le lecteur qu'elles ne l'éclairent. La « ruse de la passion », la « fondation onto-sémiologique transcendantale critique de la raison pratique », la « régression quasi asymbolique de la fonction symbolique » en font figures d'exemples. Cependant, le travail de Gaubert est de qualité. Ses analyses sont justes et sa connaissance des textes cassiriens, irrécusable ; l'on ne peut qu'être en accord avec la majorité des thèses qu'il soutient. La plus importante d'entre elles étant sans doute celle qui relève l'urgence d'« une reconstruction pratique de la raison politique » (p. 89), voie obligée d'une émancipation possible de l'humanité contemporaine face aux menaces d'aliénation multiples qu'elle connaît. Gaubert insiste sur l'urgence de la tâche critique à entreprendre, une tâche d'autant plus pressante que l'on sent, selon lui, au terme de notre siècle, une recrudescence « des mythes politiques modernes les plus archaïques » (p. 89).

Stéphane DOYON

Université Paris I, Panthéon-Sorbonne

Andreas GRAESER, **Ernst Cassirer**. Munich, Beck (coll. « Beck'sche Reihe »), 1994, 235 pages.

Andreas Graeser entreprend, avec cet ouvrage, de donner une vue d'ensemble de la pensée d'Ernst Cassirer, un philosophe encore assez peu connu à l'heure actuelle et dont l'originalité est trop souvent éclipsée par le fait que l'on identifie sa pensée à celle des théoriciens de l'école de Marbourg. Divisé en neuf sections, le livre examine, dans un premier temps, après avoir consacré quelques pages à la vie du philosophe, les « formes symboliques » fondamentales que sont le langage, le mythe et la connaissance. Par la suite, ce sont les formes de l'art et celles, trop souvent ignorées par les commentateurs, de la technique, de la morale et du droit qui sont abordées. Une section est consacrée au « statut des sciences de l'esprit » (*Der Status der Geisteswissenschaften*), une autre à la théorie cassirérienne de la formation des concepts et, finalement, deux sections abordent respectivement la notion de symbolisme (section six) et les notions de vérité, de réalité et de science (section sept).

La Philosophie des formes symboliques doit être comprise, selon Graeser, comme une théorie de la signification ; les problèmes de la connaissance et de la vérité étant des cas particuliers du problème du sens, ils ne pourront être résolus que si l'on parvient à percevoir la nature de ce dernier. Or, la notion de signification s'articule, dans la terminologie cassirérienne, surtout autour de la problématique du symbolique. Cassirer définit le terme principal de sa philosophie, celui de forme symbolique, comme étant « toute énergie de l'esprit par laquelle une signification spirituelle est attachée à un signe sensible concret et intimement appropriée à ce signe ». Cependant, on s'aperçoit rapidement à la lecture de Cassirer que les termes mêmes qu'il emploie ne sont pas à comprendre dans leur acception habituelle. En effet, le sensible, les « faits concrets » ne nous sont jamais donnés en « eux-mêmes », c'est-à-dire tels qu'ils sont indépendamment de toute représentation : ils sont toujours « théorisés », « in-formés » par la conscience. Cela ne signifie pas pour autant, comme le croit à tort Graeser (de même qu'un grand nombre de commentateurs), que Cassirer rejette les choses en soi. L'existence de ces dernières est plutôt problématique chez Cassirer et malgré qu'il affirme parfois que la question de l'existence d'« objets » à l'extérieur de la sphère des formes symboliques est absurde, il n'empêche qu'il reconnaît ailleurs, notamment dans ses écrits sur la science, l'importance d'admettre une réalité en soi lorsque l'on bâtit un système scientifique ou philosophique : le but du savant ou du philosophe étant alors de se rapprocher, autant que faire se peut, de cette réalité. En dépit de ces observations, il est juste de considérer, à l'instar de Graeser, que la philosophie de Cassirer est très proche de celle de Kant (Graeser nous semble cependant négliger l'influence de la pensée de Hegel sur Cassirer, une pensée qui est aussi, sinon plus importante que celle de Kant dans l'économie de *La Philosophie des formes symboliques*) et qu'elle peut être mieux comprise comme une forme d'idéalisme que comme une forme de réalisme. Si pour Cassirer tout est symbole, si les formes de l'espace, du temps, du nombre et de la causalité sont des « formes universelles d'ordre », des principes purs de la connaissance qui permettent de réunir la singularité sensible et la légalité universelle de l'entendement, il n'empêche que sa pensée déborde les thèses de l'idéalisme transcendantal kantien.

L'ambiguïté inhérente à certains concepts cassirériens nécessite qu'on les analyse attentivement. Très souvent les termes employés par le philosophe ont deux, trois ou même plus de quatre sens différents qu'il importe de préciser, car autrement l'on ne peut éviter certaines contradictions. À cet égard, le texte de Graeser est d'une grande aide. Il scrute avec soin les concepts les plus importants de la pensée du philosophe : le « symbole », le « sensible », l'« énergie de l'esprit », la « conscience », l'« objectivité », la « vérité », etc. En plus d'être écrit dans un style clair et précis, le texte de Graeser a l'avantage d'aller toujours à l'essentiel, d'être original dans ses critiques et surtout, c'est une qualité d'autant plus appréciable qu'elle est rare chez les commentateurs de Cassirer, de tenter de voir si au-delà des contradictions apparentes, il n'y a pas un moyen de réconcilier les thèses qui semblent s'opposer. En conclusion de son ouvrage (aux sections *Rückblick* et *Ausblick*), Graeser s'applique à montrer en quoi la philosophie cassirérienne peut être conçue comme humaniste ; il explique pourquoi Cassirer a été absent du discours philosophique de la période d'après-guerre et il tente de montrer les raisons pour lesquelles la pensée de ce dernier est éminemment actuelle.

Alors que les études portant sur la philosophie d'Ernst Cassirer ne se consacrent, la plupart du temps, qu'à l'examen de points très précis de la pensée du philosophe allemand, Andreas Graeser a réussi, avec cet ouvrage relativement court, à parcourir un champ thématique très vaste tout en étudiant dans le détail les points qui méritaient le plus de l'être. À l'exception des travaux de John Michael Krois, en effet, personne n'a su mener ce genre d'entreprise avec autant de brio. Le dernier ouvrage de Heinz Paetzold (*Ernst Cassirer. Von Marburg nach New York : eine philosophische*

Biographie, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995), constitue, certes, une bonne introduction à l'œuvre de Cassirer, mais il lui manque la dimension critique et le questionnement si judicieux que l'on retrouve dans le livre de Graeser. L'on ne peut reprocher, nous semble-t-il, que bien peu de choses à cet ouvrage. Il aurait été intéressant que l'auteur développe davantage le côté « historique » de la philosophie de Cassirer. À cet égard il faut souligner que la forme symbolique de l'histoire, qui apparaît dans l'*Essai sur l'homme* de Cassirer, est absente ici. Peu de choses également sont dites au sujet du débat de Davos qui eut lieu en 1929 entre Cassirer et Heidegger. De même, certains parallèles entre les philosophies de Cassirer et de Gadamer auraient pu être approfondis : puisque l'un des buts implicites du travail de Graeser est de montrer la pertinence d'étudier Cassirer aujourd'hui, il aurait été profitable qu'il explicite davantage (Graeser a écrit quelques articles portant sur l'herméneutique de Gadamer, notamment sur les notions de sens et de signification dans l'œuvre de ce dernier) les liens unissant *La Philosophie des formes symboliques* et *Vérité et Méthode*. À l'exception de ces réserves qui sont plus des attentes que des reproches, nous ne pouvons que louer le travail de cet auteur et souhaiter que son livre soit traduit en français le plus tôt possible. Il saura alors procurer, nous en sommes sûr, une aide précieuse aux lecteurs de Cassirer et donnera, à ceux qui ne sont que peu familiers avec son œuvre, des points de repère plus que suffisants pour mieux s'orienter à travers celle-ci.

Stéphane DOYON

Université Paris I, Panthéon-Sorbonne

Clément LÉGARÉ, dir., **Au cœur de la miséricorde avec saint Jean Eudes**. Montréal, Éditions Médiaspaul, Diffusion/Les Pères Eudistes de la Province de Québec, 1995, 280 pages.

Il s'agit d'un ouvrage collectif, répercutant les harmoniques de la miséricorde que saint Jean Eudes a placée au cœur de son « discours de spiritualité ».

À vrai dire, ces répercussions sont diverses et leur diversité se manifeste dans la structure composite de l'ouvrage qui regroupe douze articles, de styles et de genres littéraires différents, par quatorze membres, hommes et femmes, de la grande famille eudiste. Après une présentation au ton quelque peu apologétique, où le directeur répond à certaines objections possibles (ou déjà manifestées), l'ouvrage se divise, à peu près également, en deux grandes parties : *études* et *témoignages*. Leur unité est défendue, très sémiotiquement (p. 12), par le directeur qui dit bien que la spiritualité de Jean Eudes, comme toute spiritualité, est un système de valeurs qui ne possède en soi qu'une existence virtuelle. Le système — dans le cas présent, il s'agira d'un élément précis du système : la miséricorde — doit passer en des sujets (*actualisation*) qui, eux, produiront les « activités miséricordieuses » (*réalisation*) dont témoigne la seconde partie.

La première étude, la plus longue (p. 17-86), se propose d'établir « Le sens de la miséricorde dans les *Œuvres complètes* de Jean Eudes ». Cette étude, en trois parties, est due à Clément Légaré, qui y montre toute sa compétence de sémioticien.

La première partie de son texte situe la miséricorde ou l'action miséricordieuse de Dieu dans le schéma narratif de l'histoire du salut. L'auteur analyse, formules sémiotiques à l'appui, le schéma narratif de la première création, ensuite celui de la seconde création. L'analyse est, on ne peut plus, minutieuse ; pédagogique aussi, puisque l'auteur prend soin d'expliquer tous les termes techniques qu'il emploie (les non-spécialistes pouvant donc s'y retrouver, après quelques efforts...). Cette analyse permet d'y voir clair dans les discours qui décrivent les rapports entre Dieu et l'humanité. Langage de logique rigoureuse, assurément, mais la rigueur même de ce langage rend plus évidente